

Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand

Convegno internazionale di studi
Gargnano - Palazzo Feltrinelli 15-17 giugno 2017

A cura di Alessandra Preda e Eleonora Sparvoli

ISSN 2281-9290
ISBN 978-88-7916-856-4

Copyright 2018

LED Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto
Via Cervignano 4 - 20137 Milano
Catalogo: www.lededizioni.com

I diritti di riproduzione, memorizzazione elettronica e pubblicazione con qualsiasi mezzo analogico o digitale (comprese le copie fotostatiche e l'inserimento in banche dati) e i diritti di traduzione e di adattamento totale o parziale sono riservati per tutti i paesi.

Le fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, commi 4 e 5, della legge 22 aprile 1941 n. 633.

Le riproduzioni effettuate per finalità di carattere professionale, economico o commerciale o comunque per uso diverso da quello personale possono essere effettuate a seguito di specifica autorizzazione rilasciata da: AIDRO, Corso di Porta Romana n. 108 - 20122 Milano
E-mail segreteria@aidro.org <<mailto:segreteria@aidro.org>>
sito web www.aidro.org <<http://www.aidro.org>>

La realizzazione e la pubblicazione di questo volume sono state finanziate dal Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere dell'Università degli Studi di Milano

In copertina:
Georg Pauli, *The Reading Light* (1884)

Videoimpaginazione: Paola Mignanego
Stampa: Digital Print Service

Sommario

Introduzione <i>Alessandra Preda</i>	9
---	---

I LIBRI PREDILETTI

TESTIMONIANZE

S'endormir en lisant. Variations littéraires et picturales sur le livre de chevet <i>Florence Dumora</i>	15
“O que c'est un mol et doux chevet, et sain, [...]”. Montaigne lecteur <i>Jean Balsamo</i>	27
La stufa e il comodino. Riflessioni sul <i>Discours</i> di Descartes <i>Elio Franzini</i>	43
Il libro e la voce. Tra François de Sales e Fénelon <i>Benedetta Papasogli</i>	53
Une affinité élective. Voltaire lecteur de l'Arioste <i>Vincenzo De Santis</i>	65
Les poésies d'Ossian, livre de chevet de Napoléon et de sa génération <i>Jean-Louis Haquette</i>	79
Livre de chevet? non, mais “coffret spirituel” du salon <i>Liana Nissim</i>	91
Un interminabile livre de chevet. Il Balzac-Frenhofer di Henry James <i>Susi Pietri</i>	103
Albert Camus, l'écrivain qui n'a pas eu de chevet <i>Pierre-Louis Rey</i>	115
Lire Rabelais en Acadie. “La vraie langue” d'après Antonine Maillet <i>Cristina Brancaglioni</i>	127
<i>Le rêve et son interprétation</i> : livre de chevet d'Henry Bauchau ou Freud au chevet de l'écrivain? <i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> entre inconscient, psychanalyse et écriture <i>Michele Mastroianni</i>	139

Leggere Omero a New York in situazioni estreme. <i>De l'Iliade</i> di Rachel Bepaloff (1943) e <i>Why We Came to the City</i> di Kristopher Jansma (2016) <i>Silvia D'Amico</i>	161
--	-----

II

LIBRI PREDILETTI

RAPPRESENTAZIONI

De <i>Don Quichotte</i> au <i>Page disgracié</i> : la passion des lectures compulsives. Le lecteur-personnage, puis auteur, au XVII ^e siècle <i>Christian Biet</i>	177
<i>Paul et Virginie</i> , livre de chevet du XIX ^e siècle. Histoire d'une décadence <i>Guy Ducrey</i>	191
Un livre incomparable. Jean Floressas des Esseintes lecteur de Baudelaire <i>Marco Modenesi</i>	201
Livres de chevet dans l'apprentissage du Narrateur de la <i>Recherche</i> <i>Eleonora Sparvoli</i>	209
"Je vous envoie donc le mien". Le don du livre dans <i>Lettres à Anne</i> (1962-1995) et <i>Journal pour Anne</i> (1964-1970) de François Mitterrand <i>Florence Naugrette</i>	219
"Il trimbalaît toujours un imposant Littré". Secours et pièges d'un "livre-chevet" (ou deux) chez Raphaël Confiant <i>Francesca Paraboschi</i>	229

III

LIBRI PREDILETTI

POETI DI OGGI

L'immediatamente vicino <i>Stefano Raimondi</i>	249
Leggere, tradursi nell'altro, scrivere <i>Fabio Scotto</i>	253
Tavole / Tables	263
Indice delle opere letterarie, filosofiche, storiche e religiose <i>a cura di Giorgia Testa Vlahov</i>	271

Michele Mastroianni

Le rêve et son interprétation:
livre de chevet d'Henry Bauchau
ou Freud au chevet de l'écrivain?
La sourde oreille ou le rêve de Freud
entre inconscient, psychanalyse et écriture

DOI: <http://dx.doi.org/10.7359/856-2018-mast>

1. – Poète, romancier, essayiste, auteur de théâtre, psychothérapeute et psychanalyste freudien, Henry Bauchau, né en 1913 et mort en 2013, ne se consacre à l'écriture que dans un âge avancé, arrivant au succès littéraire seulement en 1997, avec ses romans *Cédipe sur la route* et *Antigone*¹, qui lui garantissent une célébrité internationale et, par la suite, l'approbation de la critique et la reconnaissance de la valeur de ses écrits et de sa pensée, pas seulement en Europe. Hanté par un désir obsédant de vivre en écrivain, loin des contraintes sociales et familiales qui l'empêchent d'assumer sa vocation poétique pour en faire la forme de sa vie, après quelques tentatives d'écriture inaboutie, c'est vers 1947 qu'Henry Bauchau, patient de la psychanalyste Blanche Reverchon (1947-1950), élève de Freud et femme de Pierre Jean Jouve², s'implique dans la poésie³, ressentie d'une part comme langage d'ori-

¹ La première édition du roman *Cédipe sur la route* est publiée à Le Méjan: Actes Sud, 1990. Le roman *Antigone* est publié pour la première fois en 1997, toujours chez Actes Sud.

² Sur les rapports entre Henry Bauchau, Pierre Jean Jouve et, en filigrane, Blanche Reverchon Jouve voir *Pierre Jean Jouve et Henry Bauchau. Les voix de l'altérité*, éd. par Myriam Watthee-Delmotte et Jacques Poirier (Dijon: Éditions Universitaires de Dijon, "Collection Écritures", 2006).

³ Sur la poésie de l'auteur, voir au moins les importants ouvrages de Geneviève Henrot, *Henry Bauchau poète. Le vertige du seuil* (Genève: Droz, 2003), et *Henry Bauchau. Écrire pour habiter le monde*, éd. par Catherine Mayaux et Myriam Watthee-Delmotte (Paris: Presses Universitaires de Vincennes, 2009). Pour une introduction aux rapports entre poésie et vie chez l'écrivain, voir aussi Jérémy Lambert, *Henry Bauchau. Une poésie de l'existence* (Bruxelles: L'arbre à paroles, 2015).

gine et forme expressive fondamentale de toute représentation de l'histoire humaine, d'autre part comme langue de sa propre pré-histoire, d'une pré-histoire personnelle identifiée à l'angoisse précédant l'écriture qui lui permettra par la suite de récupérer sa vie pour essayer de la réédifier, à partir de ses fondements, à la lumière de la psychanalyse avec Blanche Reverchon et de la science freudienne.

Or, dans la tentative de procéder à une enquête visant à mettre en relief la présence de Freud dans l'œuvre d'Henry Bauchau, à partir d'une prétendue lecture de chevet, il me semblerait nécessaire ici de renverser la perspective de cette enquête, au sens que je ne partirai pas d'une constatation, mais plutôt d'une interrogation multiforme, pour essayer de dire, s'il est possible de considérer Freud ou plutôt *Le rêve et son interprétation*, texte fondamental du père de la psychanalyse, comme un livre de chevet de notre auteur, ou s'il ne faudrait pas voir, par contre, Freud lui-même comme figure/présence de chevet, constante et sous-jacente à toute idéologie, esthétique, écriture d'Henry Bauchau.

Pourquoi donc la poésie, choisie comme instrument, comme forme, comme manifestation d'une in-habitation originaire et intrinsèque passant dans l'écriture par l'écoute (= l'oreille), serait-elle si importante pour Henry Bauchau? Pourquoi, notamment la poésie et, en général l'écriture, se révèlent, par "la rencontre de Freud" et par le biais de la psychanalyse, comme les seules et véritables voies à suivre de la part d'un homme de la haute bourgeoisie belge venant d'un milieu familial catholique et de l'expérience de jeune catholique politiquement engagé⁴? Pourquoi notre écrivain, en déclarant au fil de toute une vie la primauté de la poésie sur les autres genres et son désir d'être reconnu en tant que poète, n'arrive au succès qu'à travers ses romans, alors qu'il croit fermement dans la poésie comme forme de création originelle, c'est-à-dire comme pré-forme de création, capable de récupérer et de dire toute son existence? Comment donc se fait-il que le premier ouvrage d'Henry Bauchau – recueil poétique peut-être parmi les plus importants de toute son œuvre – ait comme titre emblématique, *Géologie*⁵, titre qui en met en valeur la symbolique d'un côté et la force thématique de l'autre, faisant ainsi en sorte que l'imaginaire de l'inconscient soit exprimé, par la poésie et non par la prose, et qu'une idéologie (de la géologie personnelle) prééminente dans toute son écriture affleure dans ce recueil? Enfin, pourquoi Henry Bauchau en 1978, en

⁴ Sur ce sujet voir, en particulier, Henry Bauchau, *Pour une politique catholique. But, tendances, action des équipes catholiques* (Bruxelles: Éditions contemporaines, 1933), et les études fondamentales de Myriam Watthee-Delmotte, *Bauchau avant Bauchau. En amont de l'œuvre littéraire* (Louvain-la-Neuve: Bruylant-Academia, 2002), et de Geneviève Duchenne, Vincent Dujardin et Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau dans la tourmente du XX^e siècle. Configurations historiques et imaginaires* (Bruxelles: Le Cri Biographique, 2008). Voir aussi "Sur les pas d'Henry Bauchau", *La Revue Générale* 11 (novembre 2007).

⁵ La première édition sort à Paris: Flammarion, 1958.

pleine écriture de son monumental *Essai sur la vie de Mao Zedong*⁶, décide-t-il d’interrompre cette rédaction pour écrire *La sourde oreille ou le rêve de Freud*, poème en prose en quinze sections de 429 versets, publié en 1979 pour la première fois dans la revue *Études freudiennes*⁷, et dans une première édition à Lausanne, en 1981, chez les éditions de l’Aire?

C’est par le biais de cette enquête que j’essayerai ici de formuler quelques premières réponses à des interrogations cruciales au sein de la vie, de la pensée et de l’œuvre de l’auteur, sous le prisme de la figure de Freud, de Blanche Reverchon (la Sibylle⁸) et du poème *La sourde oreille*: sourde oreille (= Henry Bauchau) de l’avant de l’écriture, passant à oreille à l’écoute des signes (= les sons), transformés en parole par la poésie. La poésie est en quelque sorte le centre de recherche et d’affirmation d’une esthétique et d’une réflexion personnelle qui portent Henry Bauchau à la méditation et à la tentative d’interprétation de sa propre vie. Une vie qu’il condense en images et en allégories dans *La sourde oreille*, la représentant symboliquement à partir des moments fondamentaux de son enfance. Ce qui se réalise par une forme de poésie en prose, on l’a dit, qui – me semble-t-il – se construit comme un itinéraire existentiel sur lequel Henry Bauchau poète revient pour le comprendre. Il s’agit d’un poème en particulier et de poésie en général, dont il faut comprendre, en guise de préambule fondateur de notre démarche, la signification qu’elle a pour l’écrivain.

L’essence de la poésie est définie par Henry Bauchau dans un essai fort important, sans aucun doute significatif pour cette étude: *La circonstance éclatante*. Essai prononcé par l’auteur sous la forme d’une conférence, en 1987, six ans après la publication de la première édition de *La sourde oreille*. Cette conférence paraît sous la forme d’un article, en 1988, dans l’ouvrage *L’écriture et la circonstance*⁹ et, par la suite, dans *L’écriture à l’écoute*; ce dernier étant un essai incontournable de sa philosophie, puisqu’il contient douze écrits théoriques, publiés en 2000¹⁰. Voyons ce que l’auteur dit à propos de la poésie, du choix qu’il en fait, pour passer tout de suite après à ce qu’il écrit sur *La sourde oreille*:

[...] Pourquoi des vers, pourquoi la poésie plutôt que la prose? Je me posais incessamment cette question. Pour y répondre il eût fallu savoir ce qu’était la poésie, ce que signifiait en moi le vers. Mais j’étais bien incapable de le penser, je pouvais seulement les vivre, et les éprouver comme une exigence

⁶ Paris: Flammarion, 1982.

⁷ Voir le numéro 15-16 (avril 1979): 121-150.

⁸ Sur l’importance de Blanche Reverchon, la Sibylle dans la transposition littéraire, voir l’essai de Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau. Sous l’éclat de la Sibylle* (Le Méjan: Actes Sud, 2013).

⁹ Nous renvoyons à l’édition de 1992 (Louvain-la-Neuve: Presses Universitaires de Louvain UCL), 1-17.

¹⁰ Henry Bauchau, *La circonstance éclatante. L’écriture à l’écoute*, essais réunis et présentés par Isabelle Gabolde (Le Méjan: Actes Sud, 2000), 15-32.

intérieure. Il me semble aujourd'hui que je me suis tourné alors vers la poésie parce qu'elle vient de plus loin, d'une étendue plus profonde de l'histoire et de la préhistoire humaines. Parce qu'elle me reliait à des couches plus originelles de ma géologie personnelle. Beaucoup plus tard je me suis aperçu que c'est en creusant dans son passé qu'on ouvre la voie de son futur. Je ne le savais pas alors et pourtant je l'ai fait.¹¹

Pour répondre à sa question sur le choix de la poésie, envisagé déjà au début de sa carrière, Henry Bauchau s'appuie sur une réflexion qui d'une part met en cause l'essence de la poésie ("il a fallu savoir ce qu'était la poésie"), d'autre part le sens du vers, tel qu'il le ressent ("ce que signifiait en moi le vers"). De la considération/interrogation sur cette essence, l'écrivain passe à la signification que le vers assume en lui, dessinant ainsi un noyau d'idéologie et de structure poétiques au sein de son esthétique. En effet, la poésie, d'après Henry Bauchau et chez lui, n'acquiert de signification qu'à travers la réception qu'une ontologie en dialogue (= lui-même) en fait. L'incapacité de construire un laboratoire poétique présidé par la dimension du conscient, exprimé à travers un acte d'intellectualisation rationnelle ("j'étais bien incapable de les penser [= les vers]"), correspond à la seule possibilité de vivre ces vers ("je pouvais seulement les vivre") comme langage où l'essence de la poésie fusionne avec une ontologie (= Henry Bauchau) qui ressent les vers comme réalité de la profondeur ("les vivre" / "les éprouver") et "exigence intérieure". Poésie, donc, qui permet à Henry Bauchau poète – au fil d'une temporalité a-temporelle et mythique ("elle vient de plus loin") où l'histoire de l'écrivain ("étendue plus profonde de l'histoire") et sa pré-histoire et celle des hommes en général ("étendue plus profonde de la préhistoire humaines") se rejoignent pour coïncider – de récupérer sa dimension personnelle allégorisée en image d'un territoire ("géologie personnelle") à recomposer (= la vie de Henry Bauchau). Dans la perspective herméneutique et d'imaginaire esquissée, le choix de la poésie, chez l'écrivain, est déterminé par un élément fondateur. Seulement la poésie, dit-il, permet que l'incursion dans le passé originel et personnel de lui-même s'impose comme un instrument de recherche; d'une recherche en tension vers la compréhension du vécu, plié à objet d'observation. Dans ce sens, c'est la poésie qui relie le passé du "moi autorial" à son futur, c'est-à-dire à une compréhension de ce qu'il est (dans ce présent-ci, en tant que futur de ce passé-là) par rapport à ce qu'il était ("en creusant dans son passé [*scil.* de la géologie personnelle] [...] on ouvre la voie de son futur").

Creuser donc pour vider et pour laisser affleurer la douleur et le sens d'une vie, dans la tentative de faire de la lumière sur un passé de déchirure, à partir de la séparation d'avec la mère. Or, la poésie est capable, pour Henry Bauchau, de fonctionner comme trait d'union entre son enfance et son futur,

¹¹ Cf. Bauchau, *L'écriture à l'écoute*, 20.

par la remémoration des souvenirs et leur projection en avant, vers l’avenir. Ainsi, tout en exprimant un sentiment nostalgique causé par la prise de conscience d’être l’auteur d’une poésie démodée, Henry Bauchau, annotant ses impressions sur le journal *Les années difficiles*¹², du 17 août 1978 jusqu’au moins au 24 décembre 1981 (date postérieure à celle avancée comme la fin du poème: 12 octobre 1978), ouvre son sentiment de mélancolie à l’espoir, vécu à travers *La sourde oreille*. Le 18 août 1979, insistant sur la notion chronologique de la tension continue, cette fois-ci entre présent et futur de son existence, il écrit:

Il faut que j’accepte, comme le vieillissement physique, le caractère démodé de ma poésie. Pourtant avec *La sourde oreille* j’ai l’impression d’avoir frayé une voie, non pour le présent mais peut-être pour le futur.¹³

La voie “frayé[e]” par l’écriture de ce poème prend la configuration d’un itinéraire méditatif et auto-représentatif, au long duquel le poète, par l’inconscient et la présence/révélation de Freud, assume sa vie passée, pour tenter de l’analyser à travers un regard rétrospectif oscillant entre l’enfance et le temps des séances avec Blanche Reverchon; une vie qu’Henry Bauchau réactualise, par la force des images, dans *La sourde oreille*.

2. – Poème autobiographique, poème de rencontre avec Freud, poème de rêve ayant comme objet fondateur d’exégèse la parole freudienne (“vous êtes un malade imaginaire”), *La sourde oreille*, ainsi que Régis Lefort le souligne, est un poème “réécriture d’une partie du roman familial [*La déchirure*], mais sans doute est-il aussi révélateur des liens qu’entretiennent écriture et psychanalyse dans l’errance fondamentale qui les caractérise toutes les deux”¹⁴. Dans ce sens, Henry Bauchau fait naître d’un substrat existentiel son propre poème, par une écriture qui, d’après Myriam Watthee-Delmotte, souligne “l’appartenance de [cet] imaginaire poétique au rêve”¹⁵ et qui prouve, comme le relève Marc Quaghebeur, qu’il s’agit “d’un livre essentiel dans la perspective de la confession de soi”¹⁶, mais aussi d’un récit “du repositionnement du sujet écrivain avant le cycle thébain, à l’heure où approche l’achèvement du *Mao*

¹² Henry Bauchau, *Les années difficiles. Journal (1972-1983)* (Le Méjan: Actes Sud, 2009).

¹³ *Ibid.*, 346.

¹⁴ Cf. Régis Lefort, *L’originel dans l’œuvre d’Henry Bauchau* (Paris: H. Champion, 2007), 93.

¹⁵ Cf. Myriam Watthee-Delmotte, *Parcours d’Henry Bauchau* (Paris: L’Harmattan, 2001), 82.

¹⁶ Cf. Marc Quaghebeur, “Revisitées, les confessions de *La Sourde Oreille* inventent pour l’écrivain la légende de son futur”, dans *Henry Bauchau, une poétique de l’espérance*, Actes du Colloque international de Metz, 6-8 novembre 2002, éd. par Pierre Halen, Raymond Michel et Monique Michel (Bern: Peter Lang, 2004), 131-155: 133.

Zedong dont l'écrivain s'évade littéralement, deux mois durant, pour plonger au plus profond de sa propre histoire”¹⁷.

Poésie et existence se cristallisent dans l'élaboration de *La sourde oreille*, par l'intermédiaire d'une rencontre onirique entre Henry Bauchau et Freud, dont l'écrivain garde la trace dans *Les années difficiles*, le 17 août 1978:

J'ai à partir du 15 [août] commencé un nouveau poème sur le rêve fondateur avec Freud. [...] Le poème me paraît très difficile à faire, il ne me paraît pas assuré que j'y parvienne, pourtant j'ai confiance. [...] ¹⁸

Poème, donc, “très difficile à faire” sur ce qu'Henry Bauchau définit comme un “rêve fondateur avec Freud”, *La sourde oreille* naît de cette rencontre capitale, car elle est le signe d'une écriture qui, à travers Freud, donc par l'inconscient que Freud représente dans le rêve, se charge de significations symboliques, dont les architectures narratives se dressent à partir des associations d'images qui affleurent des souvenirs du passé et qui s'incarnent dans la parole poétique.

La complexité de ce poème, due à la dimension fortement symbolique d'un langage qui s'appuie d'une part sur la structure d'un récit personnel centré sur la vie de l'auteur et, d'autre part, sur un imaginaire qui crée un effet de mythisation poétique sur le vécu, expliquerait en quelque sorte la réticence des critiques à en faire l'objet de leurs observations et, en parallèle, la prise de parole de la part d'Henry Bauchau qui, entre 1985 et 2000, consacre à *La sourde oreille* quatre écrits théoriques, en guise de glose du poème. Trois sur quatre des essais théoriques en question sont publiés dans la revue *Études freudiennes*, alors qu'ensemble ils constituent une véritable *summa philosophica* de la pensée de l'auteur et de son herméneutique autour de Freud. Une herméneutique qui se fait exégèse méta-discursive d'un poème dont, somme toute, l'écrivain ressent l'exigence de déceler les noyaux idéologiques les plus importants et les images fondamentales, pour aider son lecteur et son public à pénétrer un texte qui apparaît comme hermétique. Pourtant, le 31 juillet 1980, deux ans environ après la fin de son poème et un an avant la publication de cet ouvrage, dans *Les années difficiles*, l'écrivain écrit:

Ma dernière œuvre poétique *La sourde oreille* est je crois la moins hermétique. Je n'ai jamais été hermétique volontairement, toujours par incapacité à dire clairement les choses qui ne l'étaient pas en moi ou dans mes rythmes. Le poème dépend le plus souvent d'un rythme intérieur qui est “donné”, qui limite [...] ¹⁹

en dénonçant, quoique de manière partielle, l'hermétisme de *La sourde oreille* et en justifiant son cryptage du sens comme élément involontaire de son écri-

¹⁷ *Ibid.*, 134.

¹⁸ Cf. Bauchau, *Les années difficiles*, 323.

¹⁹ *Ibid.*, 367.

ture, dont il met indirectement en relief le jaillissement du centre d’irradiation égologique (= le moi poétique) qui reçoit, en l’accueillant, un “rythme intérieur”, voir un rythme dérivant de l’assimilation de sons “donné[s]” qu’Henry Bauchau reçoit par sa sourde oreille, transformant son statut ontologique d’homme en condition de poète à l’écoute de la parole survenue en lui. Parole limitée par ce rythme “donné”, rythme qui limite à sa fois, puisqu’il est le reflet de l’imaginaire de l’inconscient bauchalien, traduit en mots et présidé par un acte d’élaboration de l’immédiateté ou de la création involontaire qui naît dans l’espace circonstanciel de l’inspiration poétique imprévisible.

Il s’agit, ainsi que je le soulignais, d’un résultat de création qui contraint à une lecture axée sur les détails et focalisée à la fois sur les sens cachés et sur le dégagement de la charpente structurelle construite par les relations directes et indirectes que les images entrelacent avec les idées et que ces idées tissent avec les associations idéologiques complexes du texte. C’est la raison par laquelle la *summa philosophica* qu’Henry Bauchau bâtit autour de son poème *La sourde oreille* me semble fondamentale pour comprendre l’itinéraire personnel et poétique se dénouant au fil d’une inspiration qui relève de l’inconscient, pour rencontrer la figure de Freud dans l’espace imaginaire du rêve; cette figure étant le levier de la transformation de ce même rêve en poésie. Dans ce sens, les quatre essais (*Rencontres avec Freud*, *L’écriture à l’oreille enfantine*, *L’innocence de l’oreille* et *La scène du rêve*) contenus dans *L’écriture à l’écoute*²⁰, notamment l’essai *Rencontres avec Freud*, me semblent indispensables pour tenter une compréhension de cet itinéraire existentiel, esthétique, philosophique et poétique, condensé dans une symbolique compliquée au cœur de *La sourde oreille ou le rêve de Freud*. D’autant plus que cet essai peut être considéré comme une guide pour la réception du sémantisme du poème, puisqu’il met aussi en relief quatre étapes fondamentales dans la vie d’Henry Bauchau (1. *La rencontre en rêve*; 2. *Freud dans mes psychanalyses*; 3. *Un séminaire freudien*; 4. *Le poème de Freud*), étapes constituant les noyaux idéologiques sous-jacents aux structures narratives de *La sourde oreille ou le rêve de Freud*. Suivons les phases fondamentales de ces quatre moments, à travers les mots de l’écrivain²¹:

²⁰ Bauchau, *L’écriture à l’écoute*, 135-145, 121-126, 147-155, 127-132.

²¹ Pour un exemple sur les connections du récit concernant la “rencontre en rêve” de Freud (de la première étape de la vie d’Henry Bauchau, dont il parle dans le poème), rencontre décrite dans *La sourde oreille* et argumentée après la publication du poème, voir l’Annexe 1. Ces connections se construisent sur des mots ou sur des syntagmes clés, qui sont pour cette première étape “Freud”, “dix-neuf ans”, “*Le Rêve et son interprétation*”, “abbaye”, “monastère”, “véranda”, “Vous êtes un malade imaginaire” etc. (dans l’annexe de cette étude, les mots clés concernés sont en gras). Il est impossible ici, pour des raisons éditoriales, de fournir un schéma complet des quatre étapes sur la rencontre avec Freud. Toutefois, si d’une part l’exemple donné n’est pas exhaustif, d’autre part il offre, me semble-t-il au moins, une idée de ce laboratoire composite et complexe en même temps.

<p style="text-align: center;">ÉTAPE I <i>La rencontre en rêve</i></p>	<p style="text-align: center;">ÉTAPE II <i>Freud dans mes psychanalyses</i></p>	<p style="text-align: center;">ÉTAPE III <i>Un séminaire freudien</i></p>	<p style="text-align: center;">ÉTAPE IV <i>Le poème de Freud</i></p>
<p>Ma première rencontre avec Freud a lieu en rêve. J'ai dix-neuf ans, je suis en première année d'université, j'appartiens à un milieu catholique traditionnel où la psychanalyse, pratiquement ignorée, est considérée avec méfiance comme d'ailleurs tout ce qui voisine avec la psychiatrie. À cela s'ajoute une vive réprobation pour ce que l'on sait, ou ne sait pas, de son dévoilement de la vie sexuelle. En révolte partielle contre mon milieu, je partage pourtant ses préjugés à cet égard et, quoique lecteur assidu, je ne connais aucun ouvrage de Freud ni aucun écrit sur la psychanalyse. Je vois un jour, sur une table chez un ami, l'essai de Freud: Le Rêve et son interprétation. Je le feuillette un moment et j'en reste là. Je m'intéresse parfois aux rêves mais seulement parce que je crois être leur caractère prémonitoire. Je traverse en ce moment une crise religieuse et je vais avec un ami faire une retraite de deux jours dans une abbaye bénédictine. Au cours de la nuit au monastère, je fais un rêve. Je vais consulter le professeur Sigmund Freud, je m'étonne que ma mère ne m'accompagne pas. J'attends un moment dans une véranda triste et de proportions mesquines, par la fenêtre on voit des montagnes que j'ai vues en Suisse à la fin de mon enfance. Soudain le professeur est devant moi, il me regarde longuement avec une grande attention. Il dit: Vous êtes un malade imaginaire. Ce rêve m'impressionne beaucoup mais je ne sais comment le comprendre. Je pense au malade imaginaire de Molière car je souffre déjà des malaises digestifs qui, s'aggravant, me conduiront, quinze ans plus tard et après bien de détours, à la psychanalyse. Je cherche à les guérir par des remèdes et des régimes, il ne me vient pas à l'esprit qu'ils peuvent être liés à un trouble, à un refus de mes images ou à</p>	<p>Peu d'années après, en 1947, j'entreprends une psychanalyse. Mon analyste est une élève de Freud, lors de notre première rencontre elle me demande si j'ai lu quelque chose de lui ou d'autres psychanalystes. Comme je ne connais guère que quelques articles généraux sur la psychanalyse, elle me conseille de m'en tenir là pour le moment afin de pouvoir vivre la nouveauté de l'expérience analytique sans savoir préalable. Je suis son conseil au cours de la première année. Parfois, à l'occasion d'une interprétation, elle me fait part d'une idée ou d'un propos de Freud. Surtout, elle m'explique certains aspects du déroulement du traitement, certains faits, certains rêves, dans des termes que je retrouverai plus tard dans les écrits de Freud et qui restent marqués pour moi de leur double et inoubliable empreinte. Discrète, un peu mystérieuse mais très sensible, il y a entre l'analyste et moi une présence de Freud. Sans bien connaître son œuvre, je perçois qu'elle est le fondement, l'arrière-plan et sans doute l'arrière-pensée de ce qui se passe entre nous. Ma psychanalyse se termine, je m'aperçois que, si je puis vivre et agir, la plupart de mes faiblesses et de mes manques sont toujours là. Du traitement, j'attendais la guérison et c'est autre chose que j'ai découvert. Je commence à voir le monde, la vie, les autres et surtout moi-même, autrement. Dans cette nouvelle perspective, qui ne refuse plus les profondeurs et l'étendue de l'inconscient, Freud, je m'en rends compte confusément, a joué un grand rôle. Ce n'est pas par ses livres ni son enseignement, que je connais encore mal, que cela s'est opéré, c'est à travers le traitement lui-même, le contact avec l'analyste, son écoute, sa parole, parfois sa bonté, toujours sa patience et de temps à autre ses refus justi-</p>	<p>[...] Il y a une dizaine d'années [vers 1975], un changement de vie s'impose à moi et je commence à travailler en institution et en clientèle privée comme psychothérapeute, ensuite comme psychanalyste. J'ai assisté depuis lors à un certain nombre de congrès, de colloques, de conférences. J'ai lu pas mal de livres et d'articles sur la psychanalyse, la pensée et la vie de Sigmund Freud. [...] Freud est dans [le] séminaire [il s'agit d'un séminaire de Lacan que Henry Bauchau suit à Paris] une référence constante, le terrain où l'on part et où l'on reprend pied souvent. [...] Son œuvre m'apparaît là comme un bien commun, une nourriture que chacun peut utiliser à son gré pour en nourrir ses propres découvertes, son expérience, parfois son invention. Je suis sensible, au séminaire, à la place éminente qui est faite à <i>L'interprétation des rêves</i> car il est clair, pour ceux qui le suivent, que le rêve est vraiment la voie royale pour atteindre l'inconscient. Tout cela va jouer un grand rôle dans ma pratique et pendant de nombreuses années je ne puis séparer ce que je vis avec mes patients et de ce que je vis et entends au séminaire qui est un des corps vivants – mais pour moi privilégié – où se perpétue et s'élargit l'œuvre de Freud. [pp. 139-141]</p>	<p>[...] j'ai ressenti le désir d'écrire un poème sur le rêve de mes dix-neuf ans, celui où Freud me disait: Vous êtes un malade imaginaire. Devant cette nouvelle entreprise, la résistance fait équilibre au désir. Je crains que ce poème difficile ne me prenne trop de temps, j'ai de plus l'impression de ne pas posséder la langue poétique qui conviendrait à une telle tentative. Je m'en ouvre à mon second analyste, il me dit: "Si tu sens le désir de revenir à ce moment de ta vie que, malgré deux analyses, tu n'as jamais pu analyser ni approfondir, il faut le faire". Puis il ajoute: "En partant de ce point central du rêve, tire sur tous les fils qui t'apparaîtront. Creuse dans les deux directions, vers le passé et vers le futur et fais rayonner ton rêve sur toute ta vie". Ce conseil ou plutôt cette parole a sur moi un effet extraordinaire. Bien que mon analyse avec lui soit finie depuis dix ans et qu'il soit depuis devenu mon ami, je la ressens comme parole de mon analyse, parole qui aurait pu m'être dite aussi par ma première analyste, parole de Freud enfin. Je n'ai plus de doute et, comme je suis encore en vacances, j'abandonne tout autre travail et commence immédiatement le poème. Je résous mes problèmes de forme en adoptant d'instinct un ton très simple, un ton de connivence, proche de la prose. J'utilise un long verset fondé, de manière aussi peu visible que possible, sur les rythmes alternés de vers intérieurs de longueurs différentes et sur des associations. Je tire sur les fils qui se présentent et qui comme en rêve font surgir de mon passé de nombreuses scènes oubliées. Quand je descends vers le futur, vers l'estuaire, les fils deviennent aussi mes fils et c'est à eux que secrètement je m'adresse pour leur dire un peu ce que je suis, ce que je n'ai pas pu et ne pour-</p>

<p style="text-align: center;">ÉTAPE I <i>La rencontre en rêve</i></p>	<p style="text-align: center;">ÉTAPE II <i>Freud dans mes psychanalyses</i></p>	<p style="text-align: center;">ÉTAPE III <i>Un séminaire freudien</i></p>	<p style="text-align: center;">ÉTAPE IV <i>Le poème de Freud</i></p>
<p>l'incompréhension des aversissements que peut donner la maladie. Chose curieuse, je ne songe pas alors à en apprendre plus sur la personne et l'œuvre de ce Sigmund Freud qui m'a fait une si grande impression en rêve. [pp. 135-136]</p>	<p>fiés de comprendre. Durant les années qui suivent, je m'aperçois non sans surprise que l'écriture est pour moi une aventure spirituelle mais aussi une façon de continuer par d'autres voies ma psychanalyse ce qui m'entraîne souvent, et sans que je le souhaite, à contrecourant des tendances principales de la littérature contemporaine. [pp. 136-137]</p>		<p>rai peut-être jamais leur dire directement. Comme cela s'est déjà produit dans <i>La Chine intérieure</i>, le poème en s'étendant parvient à une forme narrative. Je l'écris avec un effort extrême, une liberté que je n'ai jamais connue en poésie, et des moments de grand bonheur. Je parviens, malgré mon retour à Paris et la reprise de mon travail professionnel, à terminer ce poème de près de cinq cents verset en cinquante-six jours. Dans le poème, comme dans le rêve, s'opère le retour du refoulé. Freud semble à première vue le père puissant que j'aurais voulu avoir, que j'ai redouté d'avoir. Mais si j'analyse les choses de plus près, je vois que pas plus dans le rêve que dans le poème Freud n'apparaît comme puissant par la force, le pouvoir ou même le savoir. Il est seulement celui qui discerne ce qui est. Vous êtes un malade imaginaire. Il me laisse le soin de chercher et de porter au jour de la conscience l'origine et le sens de cette épreuve. Il me fait parcourir pour cela, dans le poème, un certain nombre d'événements majeurs, avec les symptômes, les aspirations, les images qui n'ont trouvé place et signification dans ma vie que grâce à la psychanalyse. Le rêve de mes dix-neuf ans devient, dans le poème, le rêve de Freud. Je veux dire le rêve sur Freud, mais en même temps le rêve qu'il fait, dans mon texte, de ma vie. Enfin, le rêve que je fais avec lui, à travers lui et qui éclaire d'une lumière sourde et entrecoupée l'étendue de mon existence. J'ai l'impression que ce rêve ou ce poème pourrait se continuer indéfiniment. Il se termine pourtant par ma rencontre qui devient quotidienne avec un vieux paysan. C'est dans son pré, que traverse un petit ruisseau qui fait une musique sourde et exquise, que je viens chaque jour écrire mon poème.</p>

Il est impossible ici d'analyser en détail les argumentations des quatre étapes relevées, comme il n'est pas possible non plus de les mettre en parallèle avec le poème, par une contextualisation sémantique visant à la mise en évidence des rapports intertextuels entre le poème même et l'écrit théorique et, surtout, à la mise en valeur, par un commentaire détaillé, des noyaux idéologiques représentés par images dans *La sourde oreille ou le rêve de Freud*, celles qui sont explicitées dans *Rencontres avec Freud*, essais conçu comme lieu de l'herméneutique du poème. Ce qui fera l'objet d'une étude future, alors que dans ce contexte je me contenterai de présenter en appendice les passages de la première étape (*Rencontres avec Freud*) qui explicitent les passages fondamentaux de *La sourde oreille ou le rêve de Freud*, laissant pour le moment au lecteur la tâche d'en focaliser les liens et les soudures au niveau des architectures structurales et idéologiques (cf. Annexe 1). Toutefois, il me semble important de m'arrêter sur quelques explications de l'essai *Rencontres avec Freud*, puisqu'il reflète et condense non seulement les points fondamentaux de l'idéologie d'Henry Bauchau autour de toute son écriture, mais aussi parce qu'il synthétise en même temps les moments majeurs de *La sourde oreille ou le rêve de Freud* et les points existentiels ou les thématiques centrales de toute écriture existentielle de l'auteur.

Ainsi que la première étape le confirme, Henry Bauchau souligne qu'à dix-neuf ans "il ne connaît aucun ouvrage de Freud ni aucun écrit sur la psychanalyse", mais que *Le rêve et son interprétation*, quoique à travers une lecture rapide, lui permet une approche initiale de Freud. Traversant une "crise religieuse" qui le pousse à faire "avec un ami [...] une retraite de deux jours dans une abbaye bénédictine" – il s'agit de l'abbaye Mont-César de Louvain, ville de la famille maternelle d'Henry Bauchau, qu'il rejoint avec Raymond De Becker²² – c'est là, au cours d'une nuit, que l'écrivain fait un rêve sur Freud, qu'il consulte à propos de sa maladie, sans que sa mère soit présente ("ma mère ne m'accompagne pas"). L'absence de la mère, élément déterminant de l'écriture de l'auteur, met en acte, par le rêve, un mécanisme de remémoration qui d'une part ouvre la réflexion à l'écriture de *La sourde oreille ou le rêve de Freud* et d'autre part à l'écriture de l'essai *Rencontre avec Freud*. La fenêtre de la véranda imaginaire qui apparaît en rêve ("j'attends un moment dans une véranda triste [...], par la fenêtre on voit des montagnes que j'ai vues en Suisse à la fin de mon enfance") devient dans *La sourde oreille ou le rêve de Freud* l'espace symbolique de la mémoire et de l'inconscient d'où affleure le souvenir de l'enfance ("que j'ai vues [...] à la fin de mon enfance"), par l'image des montagnes. Dans ce contexte où se fondent réalité du rêve et

²² Sur Raymond De Becker voir, au moins, *Raymond De Becker. Itinéraire et facettes d'un intellectuel réproché*, éd. par Olivier Dard, Étienne Deschamps et Geneviève Duchenne (Bruxelles: Peter Lang, "Documents pour l'histoire des Francophonies", 2013). Pour une étude sur Raymond de Becker et Henry Bauchau, voir l'important article de Marc Quaghebeur "Bauchau / De Becker: quel(s) absolu(s)", *ibid.*, 361-390, et Watthee-Delmotte, *Bauchau avant Bauchau*, *ibid.*, 24-27.

irréalité des constructions poétiques venant d’un inconscient stimulé par la vision onirique, Freud, figure de l’inconscient qu’il incarne, déclare la maladie de l’auteur (“vous êtes un malade imaginaire”). Maladie due, en réalité, “à un refus d[’]images”, c’est-à-dire à la négation de la part d’Henry Bauchau de son désir de vivre en écrivain.

Le lien entre la première étape et la deuxième de l’essai *Rencontre avec Freud* se fait par le glissement de l’idée révélatrice de maladie de l’imaginaire ou, pourrait-on dire, de maladie des images vers celle de maladie psychique qui porte l’auteur à entreprendre sa première psychanalyse avec Blanche Reverchon. C’est ainsi qu’ “à l’occasion d’une interprétation” d’une séance, commence une réflexion partagée, entre l’analyste et son patient, sur “une idée ou un propos de Freud”. Réflexion partagée qui voit à sa base les rêves et “les écrits de Freud” comme les éléments fondamentaux de la discussion.

Freud d’un côté “joue un grand rôle”, alors que Blanche Reverchon, de l’autre, se fait l’instrument du passage de la pensée freudienne au sein des rencontres avec son patient (“elle m’explique certains aspects du déroulement du traitement, certains faits, certains rêves”). Au point que la psychanalyse, grâce à l’intermédiaire de la figure de Freud, est reconnue par Henry Bauchau comme “le fondement, l’arrière plan et sans doute l’arrière pensée” des séances avec Blanche Reverchon. Séances qui, à leur tour, par la psychanalyse et à travers la pensée freudienne, permettent à l’écrivain de construire une nouvelle représentation du monde, de l’existence et de lui-même, par rapport aux altérités au-delà de lui (“je commence à voir le monde, la vie, les autres et surtout moi-même autrement”). La vision autre qui s’ouvre aux yeux de l’auteur sous le prisme d’une “nouvelle perspective” est déterminée par l’acceptation des forces irrationnelles qui gouvernent son “arrière pensée” (“cette nouvelle perspective [...] ne refuse plus les profondeurs et l’étendue de l’inconscient”).

Passant de la deuxième étape à la troisième de l’essai d’Henry Bauchau – qui explique encore une fois l’itinéraire de *La sourde oreille ou le rêve de Freud* – on s’aperçoit que l’écrivain rappelle son expérience de psychothérapeute et psychanalyste à Paris (1973-1982 environ), expérience fondée à nouveau sur la pensée freudienne (“j’ai assisté depuis lors à un certain nombre de congrès, de colloques, de conférences. J’ai lu pas mal de livres et d’articles sur la psychanalyse, la pensée et la vie de Freud”). Une expérience directe, mise en pratique par la suite durant un séminaire de Lacan, qu’Henry Bauchau rencontre entre 1965 et 1968, toujours à Paris. Séminaire où le livre de Freud, *Le rêve et son interprétation*, que l’écrivain cite dans *La sourde oreille* et dans l’essai *Rencontres avec Freud*, devient non seulement le texte fondateur des expériences vécues au séminaire, mais aussi le texte qui fait du rêve “la voie royale pour atteindre l’inconscient”.

Du *Rêve et son interprétation* – nous sommes à la quatrième et dernière étape de l’essai bauchalien – à l’écriture de *La sourde oreille*, Henry Bauchau vit entre “désir d’écrire [son] poème” et “résistance” à ce même poème, une

résistance causée par la crainte “de ne pas posséder la langue poétique qui conviendrait à une telle tentative”. En tout cas, tant le désir que la résistance²³ font l'écho à deux des notions les plus importantes de la pensée freudienne, les mêmes qui expliquent ici le parcours de création de *La sourde oreille ou le rêve de Freud*, présidé par l'inconscient. Une création en tension entre passé et futur, vers lequel l'écriture projette idéalement l'écrivain (Henry Bauchau). Ainsi, *La sourde oreille ou le rêve de Freud*, poème autonome de par son essence, vivant de son “essence originelle” qui se déploie (“le poème en s'étendant”) en sons et en rythmes, “parvient à une forme narrative”, donc à un sens incarné dans la parole poétique. Or, si d'un côté l'autonomie du poème existe en tant que telle, de l'autre, à cette essence fondatrice qui s'auto-détermine, correspond, par un effet de contraste, l’“effort extrême” du narrateur-poète, qui sert pour cristalliser dans l'écriture l'inspiration préexistant à cet acte d'élaboration et de rédaction. Cependant, *La sourde oreille*, malgré l'effort du poète, acquiert sa propre forme poétique à partir de son centre gravitationnel, représenté par Freud qui, quant à lui, représente pour Henry Bauchau l'objectivité d'une réalité vraie: Freud “discerne ce qui est”. C'est-à-dire qu'il énonce une vérité consubstantielle à la vie de l'auteur (“vous êtes un malade imaginaire”), puisqu'il comprend. Malade imaginaire ou malade du pouvoir des images, c'est par la maladie de son imaginaire que l'auteur, à travers la présence de Freud et l'aide du poème (et de ses images) sur Freud, récupère son passé, lui restituant le sens perdu. Un sens que la psychanalyse, par le biais de Blanche Reverchon, laisse lentement affleurer de l'inconscient (“[Freud] me fait parcourir pour cela, dans le poème, un certain nombre d'événements majeurs, avec les symptômes, les aspirations, les images qui n'ont trouvé place et signification dans ma vie que grâce à la psychanalyse”).

Si la figure de Freud, dans le rêve où naît *La sourde oreille*, coïncide en quelque sorte avec le personnage de Blanche Reverchon qui le sous-tend, c'est par la psychanalyse que les images (= le sens) sans signification correspondent ensuite à un sens nouveau ou sens retrouvé qui correspond à son tour à une nouvelle forme de vie (celle d'Henry Bauchau écrivain). En outre, par ces coïncidences croisées et un phénomène ultérieur de nouvelle correspondance, cette fois-ci d'identités, le rêve sur Freud “devient, dans le poème, le rêve de Freud”. Freud, centre de cet itinéraire (*La sourde oreille*) en tension vers l'interprétation/compréhension de la vie d'Henry Bauchau, par un *lapsus calami*, de l'écrivain devient à la fois celui qui rêve de soi-même (“rêve de Freud”) et celui qui rêve, au fil du poème, de la vie d'Henry Bauchau (“je veux dire le rêve sur Freud, mais en même temps le rêve qu'il fait, dans mon texte, de ma vie”). De la correspondance à la superposition, ces deux identités finissent

²³ Sur la problématique du désir, de la résistance et de l'importance de l'inconscient au cœur de l'élaboration poétique d'Henry Bauchau, voir Michele Mastroianni, “Simmetrie e intertestualità teoretiche. Henry Bauchau fra dinamiche di elaborazione poetica e stilemi teologici”, *Studi francesi* 155 (2008): 336-359.

par coïncider en une seule identité: celle qui regarde par les yeux de Freud et qui, au même temps, par les yeux d’Henry Bauchau regarde à la vie du narrateur-poète, lequel, à son tour, dans son rêve *avec* Freud, “éclaire d’une lumière sourde et entrecoupée l’étendue de [son] existence”. Henry Bauchau, passe ainsi du rêve sur Freud, au rêve de Freud et avec Freud sur sa vie, par l’entremise d’un poème/miroir où les deux identités se regardent, coïncident et se dédoublent, pliant la figure de Freud, présence initiale de l’imaginaire bauchalien, en symbole-levier de l’élaboration de l’écrivain (*La sourde oreille*), et puis encore en stylème ou essence même d’une esthétique ou laboratoire poétique, ce qui en fait, en quelque sorte, un centre d’élaboration ou un double de l’écrivain.

3. – Il est évident que Freud joue un rôle déterminant dans la vie de l’auteur, non seulement comme présence stylisée d’une écriture qui part de la dimension de l’inconscient à travers ce qu’on pourrait, symboliquement, considérer comme une révélation en rêve, par le poème *La sourde oreille*, mais il est clair aussi que Freud devient une présence/source incontournable et centrale de l’idéologie bauchalienne²⁴ sur l’écriture. Il s’agit d’une présence mystifiée, d’une figure de l’imaginaire et d’une forme identitaire dans laquelle, on l’a vu, Henry Bauchau et Freud finissent par se correspondre sous l’effet d’un jeu de reflets d’images spéculaires, au miroir de la création poétique.

À partir de 1932, date à laquelle remonte la première et superficielle lecture de la part de l’écrivain du livre freudien, *Le rêve et son interprétation*, jusqu’aux années 1947-1950, où les séances de psychanalyse avec Blanche Reverchon permettent à l’auteur de dessiner une nouvelle configuration de l’objectivité contextuelle, voire du réel qu’il écrit en poète, l’écriture est pour Henry Bauchau le lieu qui sert à revitaliser son expérience de patient en psychanalyse, notamment avec Blanche Reverchon, et pour plier cette expérience en instrument d’inspiration poétique, mais aussi en accès à l’écriture et aux événements qui président aux dynamismes de la phénoménologie de son élaboration poétique. Élaboration qui représente pour l’auteur un moment fondamental de libération du désir d’écrire, malgré ses résistances. Ainsi que son poème le souligne, *La sourde oreille ou... le rêve de Freud*, la réalité onirique, représentée par le rêve, revêt chez l’auteur un sens fondateur, puisque c’est de l’inconscient, mais à travers le rêve qui l’exprime, que les inhibitions et les désirs étouffés affleurent à la lumière du conscient. Ce qui, dans le poème *La sourde oreille*, est représenté par l’allégorie de la présence imaginaire de Freud. Un Freud (= la psychanalyse) dont l’intermédiation est un élément

²⁴ Pour une étude sur l’idéologie de l’écriture conçue par un Henry Bauchau théoricien de son écriture, voir Michele Mastroianni, “Henry Bauchau teorico. Riflessioni metaletterarie tra scrittura poetica, sogno e psicanalisi”, dans “*De l’ordre et de l’aventure*”. *Hommage à Giovanni Dotoli*, éd. par Pierre Brunel, Philippe Desan, Alain Rey et Jean Pruvost (Paris: Hermann, 2014), 441-457.

déterminant de ce passage de la sourde oreille à l'écriture à l'écoute, passage qui sous-tend l'idée de surdité par rapport à la langue poétique avant son dévoilement par la psychanalyse (= Freud); une psychanalyse portant à la reconnaissance de ces sons et de ces rythmes qui désignent l'écoute de la langue poétique originelle. C'est ainsi qu'un rêve (... *le rêve de Freud*) devient un poème (*La sourde oreille...*), dont la charpente structurelle est construite à partir du pouvoir évocateur du rêve (d'images simples et complexes) et d'un acte d'exégèse sur ce même rêve (sur ces images).

Freud, présence donc au chevet d'un Henry Bauchau qui rêve, incarnation de la psychanalyse et allégorie de l'enfance de l'écrivain qu'il creuse pour comprendre, est en réalité Henry Bauchau lui-même qui essaie à travers le regard de l'inconscient (= le rêve, Freud, le rêve sur Freud) et par le biais du poème *La sourde oreille*, d'évoquer son enfance à travers l'image de sa mère, image récupérée du passé, par un souvenir mélancolique qui met au centre de la mémoire l'origine de sa déchirure²⁵ intérieure:

VI

[Freud] est très grand dans mon enfance.
Aujourd'hui je le vois très haut sur la falaise
Qui entre dans ma mort et dans ma liberté.
Il est celui, avec sa lampe sourde, qui va de son pas mesuré, travailler les fondations.
Il te regarde encore, il va parler. Il dit: Vous êtes un malade imaginaire.
Et je pousse un immense cri!
Un cri, qui monte, qui retentit à travers toute ma vie.
Je crie et je m'éveille – mais suis-je éveillé vraiment? – je me découvre épouvanté.
Est-ce le cri que ta mère entendit, quand pour ne plus porter les Tables de la loi
Elle a laissé couler l'âme paralysée, elle a laissé couler ses larmes en te voyant?
Pourquoi la profonde lignée a-t-elle à travers toi poussé ce cri de peur?
Il fallait écouter, entendre le Docteur Freud.

²⁵ Sur cette problématique voir Michele Mastroianni, "Appunti su *La Déchirure* di Henry Bauchau. Memoria dell'infanzia, figura materna e psicanalisi", *Studi francesi* 165 (settembre-dicembre 2011), *La rappresentazione della madre nella letteratura francese del Novecento*, a cura di Dario Cecchetti e Michele Mastroianni: 579-588; Michele Mastroianni, "*La Déchirure*" di Henry Bauchau. *Una rappresentazione della madre: allegoria dell'incontro e dell'elaborazione poetica* (Alessandria: Edizioni dell'Orso, 2013); Michele Mastroianni, "Henry Bauchau fra proiezioni identitarie e identità immaginarie. Il sé e l'altro da sé", dans *Lo specchio, il doppio, la guerra: l'identità sdoppiata. Poetiche a confronto*, a cura di Massimo Lucarelli e Michele Mastroianni (Alessandria: Edizioni dell'Orso, "Quaderni di Studi Franco-Italiani / Cahiers d'Études Franco-Italiennes", 1, 2016), 63-99; Michele Mastroianni, "*La Déchirure* d'Henry Bauchau entre élaboration et réécriture", *Roman 20-50* 62 (décembre 2016), *Henry Bauchau, communautés et constellations: "La Déchirure", "Le Régiment noir", "L'Enfant rieur"*, éd. par Laurent Déom et Jérémy Lambert: 29-42; Michele Mastroianni, "La première version inédite (sixième cahier ML9446/1) de *La Déchirure*. Un hypotexte du roman entre variation et réécriture", *Revue internationale Henry Bauchau. L'écriture à l'écoute* 8 (sous presse), *Henry Bauchau à l'épreuve du genre. Étude de la variation linguistique, stylistique et poétique*, Colloque international, Université de Cergy Pontois, 20-21 avril 2017, éd. par Marianne Froye.

Il s’apprêtait, tu l’as bien vu – c’est alors que tu as crié – il s’approchait pour te
[parler
De ton enfance ou de ta mère, dont tu es sorti un matin sans regard et déjà tout
[empli d’images.
Pourquoi n’as-tu pas écouté ce qui venait après? Et craignais-tu vraiment d’être un
[malade imaginaire?

Origine de la déchirure d’antan, au sein de son enfance, et présence de Freud dans le présent onirique de la vision de l’écrivain (“tu [*scil.* Henry Bauchau] l’as bien vu”), ces deux moments fondateurs de la vie d’Henry Bauchau évoquent l’image de la descente de Freud dans la mort de la vie sans écriture (“il [...] entre dans ma mort et dans ma liberté”), une mort transfigurant le vécu de l’auteur par ce sentiment de liberté que l’écriture même détermine dans la nouvelle vie de l’écrivain. C’est par la psychanalyse (= Freud) – instrument d’enquête de la vie d’Henry Bauchau par lui-même, à partir de ses “fondations” – et par une “lampe sourde” (= une recherche construite par essais prudents), qui sonde à travers un “pas mesuré” son enfance, qu’un sentiment de stupeur ‘tragique’ naît (“et je pousse un immense cri”). Une stupeur libérée par un cri qui repositionne le narrateur-poète dans l’ontologie de sa présence humaine, en contextualisant le rêve sur Freud dans la dimension du réel et du conscient (“je crie et je m’éveille”). Un conscient en tension entre vision onirique et prise de conscience d’un glissement du rêve vers la vie, face à laquelle, pourtant, Henry Bauchau dans le doute, prend ses distances (“mais suis-je éveillé vraiment?”). La mise en discussion de l’objectivité d’un réel vraiment vécu cause d’une part l’oscillation de l’auteur qui ne sait plus si la dimension de l’irrationnel (le rêve) l’habite ou si par contre c’est lui qui habite la réalité contextuelle et, d’autre part, cette mise en doute du narrateur-poète est précédée par un sentiment d’effroi (“je me découvre épouvanté”), causé à son tour par l’énonciation d’une vérité qui s’impose dans toute la pesanteur de son objectivité (“vous êtes un malade imaginaire”). Ainsi, la maladie imaginaire est transformée en vérité contextuelle qui devient l’objet de réflexions successives d’Henry Bauchau – à partir de son écrit théorique *Rencontres avec Freud* –, mais qui est en même temps le noyau d’une exégèse personnelle, mettant en cause la douleur, question nodale de toute écriture bauchalienne.

Douleur exprimée par l’image d’une mère “paralysée” dans une famille (celle paternelle) incapable de la laisser vivre librement (“est-ce le cri que ta mère entendit, quand pour ne plus porter les Tables de la loi / elle a laissé couler l’âme paralysée”), et douleur manifestée par un fils à travers un cri de peur (“pourquoi la profonde lignée a-t-elle à travers toi poussé ce cri de peur?”), cri de l’enfance vécue en tant que séparation d’avec la mère.

Un cri de douleur et de peur existentielle d’une vie séparée de la figure maternelle, causé par la découverte d’une vérité (“vous êtes un malade imaginaire”) et par la prise de conscience de cette vérité. L’approche de Freud de la vie de l’écrivain (“il s’approchait pour te parler de ton enfance ou de ta mère”) implique d’une part l’écoute de la parole (“il fallait écouter”) et, de l’autre,

la compréhension des mots (“entendre le Docteur Freud”), révélateurs d’un sens qui renvoie à l’exigence fondatrice de la vie d’Henry Bauchau: vivre en écrivain. Une exigence reconduite, par la psychanalyse, et par la présence de Freud en rêve, au point névralgique de l’existence de l’auteur, à savoir à son enfance. C’est en 1914, à dix-huit mois, qu’Henry Bauchau est séparé de la mère, lorsque Louvain où il se trouve avec ses grands parents brûle. C’est à partir de cette circonstance enfantine, par la parole de Freud révélée en rêve et incarnée dans *La sourde oreille*, que le narrateur-poète projette son regard en arrière, afin de récupérer son enfance et de laisser affleurer son sentiment de déchirure originelle (“le Docteur Freud [...] s’approchait pour te parler de ton enfance ou de ta mère, dont tu es sorti un matin sans regard et déjà tout empli d’images”). Déchirure originelle représentée ici par l’absence du regard de l’enfant, une absence qui est l’allégorie de l’absence maternelle, générant déjà au cœur de l’enfance un monde d’images (“déjà tout empli d’images”), celles qui seront récupérées par les séances de psychanalyse avec Blanche Reverchon et exprimées par la suite à travers l’écriture.

Pour conclure, il faudrait insister – me semble-t-il – sur l’idée de poésie de l’écrivain, tant dans son acception générale, que dans son sens stricte, en particulier dans ce que le poème *La sourde oreille* représente pour Henry Bauchau. Un poème étant l’allégorie d’un espace onirique de création où l’inconscient, par l’intermédiation de la rencontre imaginative avec Freud, devient lieu d’inspiration poétique pliée en élaboration qui prend sa forme dans le récit en prose de *La sourde oreille*. Donc, si la poésie en général est, pour Henry Bauchau, à concevoir comme le lieu privilégié de sa méditation et de son “exigence intérieure” de réactualisation du vécu dans l’œuvre littéraire, le récit du poème est transformé, plus particulièrement, dans l’espace idéal d’une élaboration poétique et d’une exégèse égologique et existentielle en tension vers une forme d’auto-représentation et d’auto-compréhension qui relèvent d’une phénoménologie personnelle. Forme d’une élaboration égologique qui revient sur l’existentiel, pour essayer de déceler le vécu originel de cette même existence (la pré-histoire d’Henry Bauchau, avant l’écriture), vécu qui fait l’objet de la recherche d’un sens primordial (à partir de l’enfance) relié à ses significations dans le présent, au sein d’une vie relue par l’écriture. Ce qui, dans *La sourde oreille*, s’actualise à travers un laboratoire de création qui est axé sur des dynamismes associant des images simples à des images complexes. Des dynamismes qui reproduisent en quelque sorte l’itinéraire interprétatif sur lequel se basent les séances de psychanalyse d’Henry Bauchau avec Blanche Reverchon et sur lequel se construit toute démarche interprétative de l’inconscient, prenant appui sur la pensée freudienne. Or, si le rôle de l’inconscient agit sur l’édification des structures poétiques de *La sourde oreille*, le rêve, en tant que lieu privilégié de l’enquête autoréférentielle et méta-interprétative de l’auteur au sujet de soi-même, ne peut, d’une part, que se révéler comme le moteur préférentiel de l’inspiration poétique d’Henry Bauchau et, d’autre part, comme le lieu d’une méditation ouverte à l’interpré-

tation du réel, par le biais d’un texte fondateur (*Le rêve et son interprétation*) et d’une présence capitale (Freud).

Dans cette perspective, et pour tenter de répondre aux interrogations initiales, il me semble pouvoir affirmer que *Le rêve et son interprétation* est à voir comme un texte de formation et de réflexion pour l’écrivain, surtout, ainsi qu’il le souligne, à partir du moment de sa fréquentation du séminaire de Lacan:

Freud est dans [le] séminaire [il s’agit d’un séminaire de Lacan qu’Henry Bauchau suit à Paris] une référence constante, le terrain où l’on part et où l’on reprend pied souvent. [...] Son œuvre m’apparaît là comme un bien commun, une nourriture que chacun peut utiliser à son gré pour en nourrir ses propres découvertes, son expérience, parfois son invention. Je suis sensible, au séminaire, à la place éminente qui est faite à *L’interprétation des rêves* car il est clair, pour ceux qui le suivent, que le rêve est vraiment la voie royale pour atteindre l’inconscient. Tout cela va jouer un grand rôle dans ma pratique et pendant de nombreuses années je ne puis séparer ce que je vis avec mes patients et de ce que je vis et entends au séminaire qui est un des corps vivants – mais pour moi privilégié – où se perpétue et s’élargit l’œuvre de Freud.²⁶

Texte de méditation (“une nourriture que chacun peut utiliser à son gré”) qui sous-tend une présence, celle de Freud, à considérer comme présence objective nourrissant une méthodologie d’enquête sur l’inconscient (“la place éminente qui est faite à *L’interprétation des rêves* car il est clair, pour ceux qui le suivent, que le rêve est vraiment la voie royale pour atteindre l’inconscient”) et, en parallèle, comme présence consubstantielle d’un imaginaire poétique au chevet d’un Henry Bauchau qui oscille entre rêve et réalité. Rêve, donc inconscient, qui se chargent pour l’écrivain d’une valeur esthétique et poétique incontournable et qui, pour cette raison, représentent pour lui la vraie essence de son inspiration. Ce qui est un élément important pour comprendre pourquoi la poésie, et non pas la prose, est pour Henry Bauchau la voie préférentielle de son écriture, ce qui explique aussi pourquoi son recueil *Géologie* devient pour lui le lieu d’une auto-représentation, idéale, allégorique et translaturée de son vécu, un vécu transformé en espace symbolique d’un territoire à la dérive (territoire éclaté en micro-territoires), voire d’une géologie personnelle à recomposer en unité. Ce qui explique encore la raison pour laquelle l’écrivain, en 1978, en pleine rédaction de son *Essai sur la vie de Mao Zedong* décide d’interrompre l’écriture pour répondre à son rêve et à l’exigence intérieure de donner une voix à une présence de chevet, fondatrice et obsédante.

²⁶ Cf. Bauchau, *L’écriture à l’écoute*, 140-141.

ANNEXE 1

<p><i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> (1981)</p>	<p><i>Rencontres avec Freud</i> (1986)</p>
<p style="text-align: center;">I</p> <p>[...] Et tu allais – tu avais dix-neuf ans – tout seul en rêve, chez un nouveau docteur. Cet âge en toi est toujours très vivant, il faut lui donner un langage. [...]</p> <p style="text-align: center;">II</p> <p>Je suis toujours dans cette vallée verte, je remonte les mois d’octobre brabançons Je retourne au temps qui n’est plus, je me retrouve au temps qui est: j’ai dix-neuf ans. L’ainé s’est éloigné, j’ai des amis, des camarades. Vous parlez entre vous un violent, un incertain langage Vous laissez affleurer le désir, mais le profond souhait est tenu bien caché. Tout est emprisonné. Ton père, tu le sens bien, ne connaît pas l’amour, ses tremblements, son pas céleste et déchirant Ni la dure passion, l’âpre sol âprement défendu, ni les célébrations et les éblouissements. [...] Tout ce monde appauvri, encerclé, défendu, cette famille emprisonnée C’est plus que tu ne peux, c’est plus, à dix-neuf ans, qu’on n’en peut avaler. [...]</p> <p style="text-align: center;">VIII</p> <p>Je comprends, je commence à comprendre, au mois d’août comme en quatorze, que le rêve de Freud est la rencontre fondatrice. [...]</p> <p>Lorsque tu penses à Freud en mille neuf cent trente- deux, sur ce fond de rumeurs guerrières, tu ne vois que ton rêve et, d’une couleur insolite Le rêve et son interprétation, un livre mince, paru dans “Les documents bleus” de la librairie Gallimard. Tu le vois posé sur une table, chez un ami. Quelqu’un dit: C’est curieux. Tu ne l’as pas ouvert, tu n’accordais aucune importance à tes rêves. Alors pourquoi te souviens-tu si bien de celui-ci? [...] [...] Soudain, voici un fil, c’est à Sainpierre que j’ai rêvé, au monastère du Mont César. Tu n’avais pas le goût de fréquenter des monastères, mais quelques mois auparavant tu as fait la rencontre de ton nouvel ami Avec son front de visionnaire, il semble un possédé de Dieu, il lit la Bible, il s’occupe de politique, il parle de révolution.</p>	<p>Ma première rencontre avec Freud a lieu en rêve. J’ai dix-neuf ans, je suis en première année d’université, j’appartiens à un milieu catholique traditionnel où la psychanalyse, pratiquement ignorée, est considéré avec méfiance comme d’ailleurs tout ce qui voisine avec la psychiatrie. À cela s’ajoute une vive réprobation pour ce que l’on sait, ou ne sait pas, de son dévoilement de la vie sexuelle. En révolte partielle contre mon milieu, je partage pourtant ses préjugés à cet égard et, quoique lecteur assidu, je ne connais aucun ouvrage de Freud ni aucun écrit sur la psychanalyse. Je vois un jour, sur une table chez un ami, l’essai de Freud:</p> <p>Le Rêve et son interprétation. Je le feuillette un moment et j’en reste là. Je m’intéresse parfois aux rêves mais seulement parce que je crois être leur caractère prémonitoire.</p> <p>Au cours de la nuit au monastère, je fais un rêve. Je vais consulter le professeur Sigmund Freud, je m’étonne que ma mère ne m’accompagne pas.</p>

<p style="text-align: center;"><i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> (1981)</p>	<p style="text-align: center;"><i>Rencontres avec Freud</i> (1986)</p>
<p>[...] Ton ami t'attirait peu à peu vers l'Église et vers l'action prématurée. C'est ainsi que tu es allé à l'abbaye du Mont César Où Freud, à sa manière, t'a dit de rester dans les fondations Malade imaginaire, malade afin de mieux découvrir ton image, tu n'as pas vocation d'être dans les étages. [...]</p> <p style="text-align: center;">IV</p> <p>[...] On te fait attendre, pourquoi? Pourquoi te recevoir ici, dans la chambre où tu manques d'air et qui semble peu habitée. Tu te souviens de ta petite enfance et de la grande vé-randa, si bonne dans la maison chaude avec sa rumeur familière Où la famille, passionnément nouée, passait profondément, dans tes chaudes années, de si longues et douces vacances. [...] Ton oncle Théodore était beau, était grand, avec ce peu d'or dans son nom qui produisait des émotions comme le mot toréador. Il était en convalescence et le médecin du village venait le panser chaque jour Il jurait alors, comme on fait à la guerre, il criait, sa bravoure n'était pas en question. Ensuite il reposait sur une chaise longue au milieu de la vé-randa. [...]</p> <p style="text-align: center;">V</p> <p>Tu attends dans la véranda, sondant à l'épaule de l'oncle, ton ancienne blessure Tu n'as pas vu s'ouvrir la porte, tu n'as pas entendu son pas Et le docteur est devant toi, vêtu de sombre, sa barbe et ses cheveux grisonnent. Tu t'inclines, tu ressens du respect, tu dis ton nom. Il te répond en déclinant le sien: Professeur Sigmund Freud. [...]</p> <p style="text-align: center;">XV</p> <p>Vas-tu finir cette analyse interminable? Vas-tu trouver le point provisoire ou final, où le conducteur étonné de la rame se dit, en constatant que tu ne descends pas: celui-là est cinglé. Tu retournes à la prairie de l'écriture car tu ignores où le poème veut aller. Il est très tôt, les bois sont encor dans la brume quand tu arrives au bord du pré Il est tout couvert de rosée, il étincelle, il brille avec simplicité Le pré ressemble à ton oreille, à cette étoile dans la nuit.</p>	<p>Je traverse en ce moment une crise religieuse et je vais avec un ami faire une retraite de deux jours dans une abbaye bénédictine.</p> <p>J'attends un moment dans une vé-randa triste et de proportions mesquines, par la fenêtre on voit des montagnes que j'ai vues en Suisse à la fin de mon en-fance. Soudain le professeur est devant moi, il me regarde longuement avec une grande attention.</p>

<p style="text-align: center;"><i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> (1981)</p>	<p style="text-align: center;"><i>Rencontres avec Freud</i> (1986)</p>
<p>Il est ouvert, il est fermé Il est comme un bouquet, comme un brouillon du ciel où la lumière attend, debout, la circonstance du soleil fraîchement coupé. L'ombre est encor le domaine des fées, le lieu, pour quelques heures limitées, du rêve de tes dix-neuf ans et de la véranda divine. [...]</p> <p style="text-align: center;">VI</p> <p>Il est très grand dans mon enfance. Aujourd'hui je le vois très haut sur la falaise Qui entre dans ma mort et dans ma liberté. Il est celui, avec sa lampe sourde, qui va de son pas mesuré, travailler les fondations. Il te regarde encore, il va parler. Il dit: Vous êtes un malade imaginaire. [...]</p>	<p>Il dit: Vous êtes un malade imaginaire. Ce rêve m'impressionne beaucoup mais je ne sais comment le comprendre. Je pense au malade imaginaire de Molière car je souffre déjà des malaises digestifs qui, s'aggravant, me conduiront, quinze ans plus tard et après bien de détours, à la psychanalyse. Je cherche à les guérir par des remèdes et des régimes, il ne me vient pas à l'esprit qu'ils peuvent être liés à un trouble, à un refus de mes images ou à l'incompréhension des avertissements que peut donner la maladie. Chose curieuse, je ne songe pas alors à en apprendre plus sur la personne et l'œuvre de ce Sigmund Freud qui m'a fait une si grande impression en rêve. [pp. 135-136]</p>

<p><i>La sourde oreille</i> ML7160/8 ²⁸; 1^{ère} version manuscrite, inédiée, datée du 18 au 24 (environ) août 1978 ²⁹</p>	<p><i>La sourde oreille</i> ML7063: version dactylographiée, datée du 18 août-12 octobre 1978 ³⁰</p>	<p><i>La sourde oreille</i> <i>ou le rêve de Freud</i> version datée du 18 août-12 octobre 1978, publiée en 1981</p>
<p>Il me regarde il dit – déjà j’ai peur – il dit Vous êtes un malade imaginaire Alors je prononce un cri et je m’éveille épouvanté Ce cri l’ai-je poussé à travers toute ma vie Est-ce celui que ma mère élevait lorsque paralysée et sortie enfin des soucis et des règles, des convenances elle pleurait [toujours] ³² en me voyant Est-ce le cri que mes enfants après midi ont poussé en naissant Est-ce le cri que je n’ai pas [osé] ³⁴ pousser[r] ³⁵ un jour de guerre et de révolution</p>	<p><i>Il est très grand, il est très grand dans ton enfance.</i> <i>Aujourd’hui je le vois très haut sur la falaise</i> <i>Qui entre dans ma mort et dans ma liberté.</i> <i>Il est celui, avec sa lampe sourde, qui va de son pas mesuré, travailler les fondations</i> ³¹. Il te regarde encore, il va parler. J’ai peur. Il dit: Vous êtes un malade imaginaire. Et je pousse un immense cri! <i>Un cri, qui monte, qui retentit</i> ³³ à travers toute ma vie. <i>Je crie et ce n’est rien qu’un cri d’effroi</i> ³⁶. Est-ce celui que ta mère en-</p>	<p>VI Il est très grand dans mon enfance. Aujourd’hui je le vois très haut sur la falaise Qui entre dans ma mort et dans ma liberté. Il est celui, avec sa lampe sourde, qui va de son pas mesuré, travailler les fondations. Il te regarde encore, il va parler. Il dit: Vous êtes un malade imaginaire. Et je pousse un immense cri! Un cri, qui monte, qui retentit à travers toute ma vie. Je crie et je m’éveille – mais suis-je éveillé vraiment? – je me découvre épouvanté.</p>

²⁷ Je tiens tout particulièrement à remercier Marc Quaghebeur, directeur des Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles, ami et grand connaisseur de l’œuvre d’Henry Bauchau, qui a bien voulu mettre à ma disposition tous les manuscrits et cahiers de *La sourde oreille ou le rêve de Freud*, en m’accordant la permission de photographier la première version manuscrite de ce poème. Ce travail n’est qu’une première transcription d’un bref passage du manuscrit ML7160/8. Nous avons en programme la publication d’une édition critique de cette version, édition prévue pour l’année 2019.

²⁸ Ce cahier contient des poèmes et aussi la première version manuscrite de *La sourde oreille*. Sur ce cahier Henry Bauchau, de sa propre main – marque: *La sourde oreille* 1^{ère} version écrite du 18 au 24 (environ) août 1978.

²⁹ On peut supposer que la date de cette première version, ainsi que le journal *Les années difficiles* l’atteste, est aussi le 1978. Le 17 août 1978, Henry Bauchau y écrit: “[...] J’ai à partir du 15 commencé un nouveau poème sur le rêve fondateur avec Freud. Conrad s’y intéresse, il m’a suggéré notamment que derrière la blessure de l’oncle, l’incident de la véranda devrait se trouver l’incendie de Louvain. Le poème me paraît très difficile à faire, il ne me paraît pas assuré que j’y parviens, pourtant j’ai confiance” (cf. Bauchau, *Les années difficiles*, 323).

³⁰ La date du début et de la fin de cette élaboration est la même qu’Henry Bauchau insère à la fin de *La sourde oreille*, dans l’édition publiée en 1981, pour les éditions de L’Aire. Il s’agit d’une version dactylographiée, probablement celle qui a été consignée à l’éditeur pour la publication. L’intérêt de cette version dactylographiée, contenue aux Archives et Musée de la Littérature de Bruxelles, réside dans le fait qu’elle présente des corrections autographes, apportées par Henry Bauchau. Corrections, ainsi que la grille de référence le montre, retenues dans la version de *La sourde oreille*, publiée en 1981. Il reste à savoir s’il s’agit de la même version dactylographiée, qui fut préparée pour les éditions Gallimard, version qui ne sera pas acceptée par l’éditeur, ou si par contre il s’agit de celle qui a été préparée pour être consignée aux éditions de L’Aire. Dans ce cas, il faudrait encore vérifier si la version en question est la même. On sait que l’écrivain publie une première fois ce poème, ainsi que nous l’avons signalé, dans le numéro 15-16 (avril 1979) de la revue *Études freudiennes*. D’après une confrontation de cette version dactylographiée et celle publiée dans la revue *Études freudiennes* il résulte évident qu’il ne s’agit pas du même texte.

³¹ Il s’agit d’une addition, par rapport à la première version, gardée avec une variation dans la version publiée en 1981.

³² Addition interlinéaire.

³³ Il s’agit d’une addition, par rapport à la première version, gardée dans la version publiée en 1981.

³⁴ Addition interlinéaire.

³⁵ Il s’agit, de toute évidence, d’un participé passé non corrigé. Ce qui confirme que l’addition est postérieure à la rédaction de ce verset.

³⁶ Il s’agit d’une addition, par rapport à la première version, gardée dans la version publiée en 1981.

<p><i>La sourde oreille</i> ML7160/8: 1^{ère} version manuscrite, inédi^{te}, datée du 18 au 24 (environ) août 1978</p>	<p><i>La sourde oreille</i> ML7063: version dactylographiée, datée du 18 août-12 octobre 1978</p>	<p><i>La sourde oreille</i> <i>ou le rêve de Freud</i> version datée du 18 août-12 octobre 1978, publiée en 1981</p>
<p>Pousser par la victoire avec les autres hommes</p> <p>Pourquoi [pourquoi] ³⁷ alors me suis-je réveillé alors</p> <p>Pourquoi tant de er peurs, d'erreurs accumulées, par tant de générations</p> <p>Ont elles fait cette peur affreuse, notre cul</p> <p>Il eut fallu entendre encor, il allait te parler</p> <p>Il allait te dire la maladie la maladie imaginaire</p> <p>La guérison imaginaire aussi peut être ton existence imaginaire et l'incroyable création dans la nuit dans tes images ou ta raison de cette réalité en images</p> <p>Main qu'on saisit avec sa main d'image</p> <p>La mère d'où l'on sort [sans regard mais] ⁴⁰ tout empli d'images</p> <p>Pourquoi n'ai-je pu écouter ce qui venait après</p> <p>Tu es [dit] ⁴² celui qui ne peut pas entendre, celui qui ne peut pas attendre</p>	<p>tendit, quand pour ne plus porter les Tables de la loi</p> <p>Elle a laissé couler l'âme paralysée, elle a laissé couler ses larmes en te voyant?</p> <p>Pourquoi ce cri précipité s'éveille-t-il si tard?</p> <p>Pourquoi tant de générations d'erreurs, d'obscurité, ont-elles, à travers moi, poussé ce cri de peur?</p> <p><i>Il aurait fallu écouter</i> ³⁸, entendre encore le Docteur Freud.</p> <p>Il s'apprêtait, tu l'as bien vu – c'est alors que tu as crié – il s'approchait pour te parler</p> <p><i>De ton enfance ou de ta mère, dont tu es sorti un matin</i> ³⁹ sans regard et déjà tout empli d'images.</p> <p>Pourquoi n'as-tu pas écouté ce qui venait après? <i>Et craignais-tu vraiment d'être un malade imaginaire</i> ⁴¹?</p>	<p>Est-ce le cri que ta mère entendit, quand pour ne plus porter les Tables de la loi</p> <p>Elle a laissé couler l'âme paralysée, elle a laissé couler ses larmes en te voyant?</p> <p>Pourquoi la profonde lignée a-t-elle à travers toi poussé ce cri de peur?</p> <p>Il fallait écouter, entendre le Docteur Freud.</p> <p>Il s'apprêtait, tu l'as bien vu – c'est alors que tu as crié – il s'approchait pour te parler</p> <p>De ton enfance ou de ta mère, dont tu es sorti un matin sans regard et déjà tout empli d'images.</p> <p>Pourquoi n'as-tu pas écouté ce qui venait après? Et craignais-tu vraiment d'être un malade imaginaire?</p>

³⁷ Addition interlinéaire.

³⁸ Il s'agit d'une variation par rapport à la première version qui n'est pas gardée dans la version publiée en 1981.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Addition interlinéaire.

⁴¹ Il s'agit d'une addition, par rapport à la première version, gardée avec des variations dans la version publiée en 1981.

⁴² Addition interlinéaire.